

Jean Darot

Les cavaliers de Repentance

Un homme debout

éditions
parole
collection regards

*À l'indignation qui est toujours bonne
conseillère,*

à l'insurrection,

*aux républicains de 1851 et aux résistants
de 1940,*

*à tous ceux qui choisissent de vivre debout
au péril de leur vie.*

Juin 1886

L'homme qui était en moi s'est levé

« Repentance ». J'ai aimé prononcer ce mot dès que j'ai su parler. Je l'ai mis dans ma bouche sans même en comprendre le sens. Je le tournais comme ces tout petits galets salés que nous pêchions dans la rivière.

Mon père était le berger du village. Chaque matin, les quelques brebis que chaque famille élevait se groupaient derrière lui pour former un beau troupeau de deux à trois cents têtes. Selon la saison, trouver à pâturer pour les bêtes menait plus ou moins loin, plus ou moins haut, en une transhumance ininterrompue.

Repentance était un pâturage sur le plateau où mon père conduisait le troupeau en été, quand la nourriture se faisait rare. Il fallait plusieurs heures pour atteindre ce lieu où l'ombre des forêts d'amandiers protégeait de la violence du soleil une herbe plutôt rare mais encore verte. Au plus fort de la mauvaise saison qui va de juin en septembre, quand la chaleur fait courber la tête à la nature, aux bêtes et aux hommes, le troupeau restait souvent deux jours sur place pour éviter la fatigue de la marche. Mais jamais davantage car il fallait que les bêtes redescendent boire.

Il m'a fallu attendre d'atteindre mes sept ans révolus pour gagner le droit d'accompagner mon père dans cette mouvance rythmée par le pas lent des brebis. Ce jour-là, ce premier jour pour moi, nous sommes partis tôt, très tôt. Moi devant, à côté de mon père et de son fouet, les chiens balayant derrière, j'étais fier. Nous allions vers Repentance, vers mon rêve de

toujours, vers cet endroit que je connaissais déjà dans tous ses détails pour les avoir regardés dans le regard de mon père lorsqu'il répondait inlassablement aux mêmes questions que je posais sans cesse. J'aimais l'entendre raconter ce que je savais déjà, en chantant par avance dans ma tête les mots qu'il allait prononcer.

Au passage du gué de la rivière, nous avons laissé boire les bêtes, longuement, avec patience, pour que chacune d'entre elles se gorge d'eau. Nous avons alors attaqué la montée au rythme lent et invariable de l'ânesse que suivaient les brebis. Comme je l'ai dit, j'étais fier, fier de tout, fier d'être devant, fier de toutes ces bêtes qui me suivaient, fier du bâton que m'avait offert mon père le matin même, fier de mes pas que je lançais l'un après l'autre en me répétant : « Repentance, Repentance, Repentance... »

Régulièrement, je me retournais pour regarder de quoi avait l'air l'immense piétinement qui martelait le sol derrière moi. Je

voyais alors toutes ces pattes tricoter leur chemin en levant un nuage de poussière et de bêlements.

En haut, sur la plaine, la draille¹ tirait tout droit vers une hauteur qui semblait émerger, comme une vague, de la mer des arbres.

« C'est Repentance ! » a dit mon père en me montrant l'endroit du doigt.

Nous avons laissé les brebis avancer alors à la petite vitesse de leur travail de tonte. Sous les arbres, il y avait régulièrement de brusques courses pour trouver les amandes tombées ou oubliées lors de la récolte de l'année précédente. Ça faisait comme une bande de gamins se disputant des pièces jetées et dispersées. Nous nous contentions d'envoyer les chiens de temps en temps pour remettre l'ensemble dans la bonne direction. Moi, je gardais les yeux rivés sur la colline nue qui aimantait mon regard et mes pensées.

1. Chemin de transhumance.

La chaleur a commencé à peser sur tout le monde et particulièrement sur le rythme du déplacement. À l'orée de la clairière de Repentance, dans un verger à l'ombre dense, presque fraîche, nous avons laissé les bêtes chaumer. Elles ont commencé à ralentir, à se regrouper tête basse avant que leur masse ne se fige comme finit par le faire une rivière qui charrie de plus en plus de glace. Certaines se sont couchées mais la plupart sont restées debout en un amas qui frémissait doucement comme une nappe de brouillard. Ce frémissement de l'ensemble était dû à la respiration saccadée des bêtes.

Moi, j'ai voulu courir vers le sommet pour observer le paysage tant de fois décrit. Quand mon père m'a rattrapé, il m'a hissé dans le chêne vert solitaire qui marquait ce qui était devenu brusquement le toit du monde. Tout autour de soi, on voyait à perte de vue et mon père me citait les montagnes qui barraient l'horizon : « Le Ventoux, là-bas, avec son chapeau blanc... »

La montagne de Lure un peu à droite...
Encore à droite, la mâchoire des Alpes
dont tu verras les dents briller cet hiver...
Le mont Denier pour suivre... puis le
Margès, de l'autre côté du Verdon... et,
vers le couchant, le Bessillon... et derrière
lui, avant la mer, la succession en vagues
de la Sainte-Baume, du mont Aurélien et
de la Sainte-Victoire... et hop, à nouveau
le Ventoux. Le tour est fait, le tour de
notre monde, ce monde qui t'appartient
et qui tourne autour de Repentance, notre
colline enchantée. Ce monde que tu iras
voir au plus loin. Car tu iras loin, au-delà
de notre monde visible, au-delà des mers
dont j'ai rêvé de goûter l'eau salée depuis
que j'ai ton âge et qui me manquent tou-
jours, prisonnier que je suis de ces chaos de
pierres, cette montagne plate de galets, ces
chemins de poussière. La mer te portera et
tu la parcourras pour moi. »

Je suis resté un moment à savourer les mots
de mon père, sans bien en comprendre le
sens. J'étais un peu troublé de constater

que mon rêve à peine atteint, d'autres se dessinaient plus lointains, comme celui que mon père venait de me révéler. Mon horizon reculait en s'élargissant. Je me sentais alors plus grand, très grand, porteur d'une mission grandiose qui me laissait ravi et rêveur. Couché sur une des grosses branches de l'arbre, je regardais à la fois notre monde circulaire et le cercle de la clairière que mon père retraversait pour aller vers les bêtes. Je suivais le mur de son dos, le balancement de ses épaules, les ciseaux de ses pas. Je me disais que mon père était un château fort et que, dans le cercle magique où nous étions, rien ne pouvait nous arriver. J'étais fier de lui, de moi, de tout.

Quand le cheval blanc a franchi la lisière, c'est comme si l'ombre sortait à la lumière. À la façon dont mon père s'est retourné, j'ai senti que le malheur était entré dans la clairière comme un vent mauvais. Il a fait face au cavalier qui approchait en

un trot nerveux. Nos deux petits chiens de berger ont filé vers lui en aboyant. À quelques mètres, l'homme a mis son cheval au galop et s'est mis à le faire tourner autour de mon père. Il criait en agitant sa cravache, menaçant. Il disait que mon père et ses bêtes n'avaient rien à faire ici. J'ai compris, à sa tournure et à son ton, qu'il s'agissait du comte dont les villageois parlaient souvent à cause de sa méchanceté à vouloir reprendre des terres qui avaient été rendues à la communauté paysanne après le rétablissement de la République. Il disait que ces terres appartenaient à sa famille et que mon père et les villageois étaient des voleurs d'herbe, des moins-que-rien. Mon père disait que la République avait donné la terre à ceux qui la travaillaient, qu'il était chez lui à Repentance et qu'il ne partirait pas. Le cavalier a alors donné un coup de cravache à mon père qui a répondu par un violent coup de fouet. Le visage de l'homme s'est fendu et son sang a coulé. Tout de suite après, deux cavaliers

aux chevaux noirs sont entrés dans la clairière. Ils avaient des uniformes. C'était des gens d'armes. Le cavalier au cheval blanc est venu à leur rencontre et leur a désigné mon père du doigt. Ils ont sorti leur sabre avant de se diriger au petit galop de chasse vers mon père. Celui-ci m'a regardé et j'ai lu dans son regard que je ne devais en aucune façon bouger et me montrer. Je me suis rappelé ce qu'il m'avait raconté sur les faons qui restent immobiles et silencieux alors que leur mère attire le chasseur au loin. Le premier sabre a rencontré le solide manche du fouet. Le second a frappé mon père à la base du cou. Je n'ai pas fermé les yeux. Mon père est tombé à genoux. Il est resté un long moment en équilibre avant de basculer face contre terre et ne plus bouger.

Je suis resté accroché à ma branche comme ces idiots de pucerons que sont les cigales. J'obéissais à l'ordre reçu de mon père. Il n'y avait pourtant plus personne dans la

clairière, plus aucun bruit alentour. Après les coups de sabre, les cavaliers avaient été immédiatement avalés par la forêt. Totalement absorbé par les gestes de mon père, je ne les avais pas vus partir, ni même bouger. Tout s'était évaporé comme si j'avais rêvé. J'ai tenu longtemps dans mon arbre. À la place des pleurs qui me vidaient de mes larmes, j'ai laissé entrer en moi la colère et la haine. J'étais en colère d'être si petit, si faible. Je n'acceptais pas de ne pas avoir été en état de combattre à côté de mon père comme aurait dû pouvoir le faire un vrai fils. Des heures durant, j'ai revu la scène face à mon père immobile. J'ai fabriqué une haine terrible pour le cavalier au cheval blanc et je me suis juré de venger mon père, dès que je le pourrais, en tuant cet homme, un membre de sa famille ou au moins un noble.

Quand le soleil a baissé la tête, les brebis ont commencé à reprendre leur activité. Nos petits chiens de berger, qui avaient fui

lors du drame, sont sortis du couvert pour venir entourer mon père. Comme moi, ils n'ont rien dit. Lorsque la nuit s'est mise à tomber, ils sont venus sous mon arbre alors que les bêtes livrées à elles-mêmes commençaient, sous la direction des meneuses et de l'ânesse, à s'engager sur le chemin qui conduisait à la vallée et au village. Les chiens semblaient me dire que l'arrivée de la nuit me libérait de mon engagement et que, mon père disparu, je devenais le maître, celui dont on attendait les ordres, la direction, la rupture de la peur. Ils avaient raison. J'étais le seul homme présent. Tout engourdi, je me suis laissé tomber de mon arbre. Les chiens sont venus me lécher. Difficilement, en m'appuyant sur le garrot du plus grand, j'ai marché vers le corps de mon père. J'ai eu le courage de le secouer, tout doucement. Mais je n'osais pas l'appeler de peur d'être entendu. Je n'ai pas réussi à le réveiller. J'aurais voulu avoir ce pouvoir-là et pourtant je savais qu'il était mort. Grâce à son corps sans vie, grâce aux

chiens qui attendaient de moi que je sois leur maître, grâce aux bêtes dont j'entendais le piétinement s'éloigner, grâce aux étoiles qui me faisaient signe au-dessus de moi, l'homme qui était en moi s'est levé pour prendre la place laissée vide par le père. J'ai senti mes épaules s'élargir et ma taille grandir. J'ai empoigné le fouet entaillé par le coup de sabre. J'ai empoigné la vie en même temps que la mort qui venait de m'être donnée en héritage, mort que je devais donner pour accomplir ma vengeance. J'étais un homme debout. Je me suis mis en marche en disant fermement : « Allez les chiens ! » Au dernier moment, je suis retourné à mon père. J'ai cherché dans ses poches son long couteau à cran d'arrêt qui lui permettait de tout faire, de couper le pain ou d'écorcher un agneau. Ce matin encore, il m'avait dit : « Un jour, quand tu seras un homme, tu en auras un comme ça. C'est moi qui te l'offrirai. » Alors je me suis dit : « Aujourd'hui, je suis devenu cet homme grâce à mon père. Son

couteau me revient. Et puis, que va devenir ce couteau s'il reste dans la poche de mon père ? »

J'ai pris ma place devant le troupeau après avoir attrapé l'ânesse. Les meneuses m'ont regardé, évalué, accepté et se sont mises à marcher dans mes pas. J'ai envoyé les chiens derrière. Quatre heures plus tard, j'entrais dans le village en tête des bêtes. Réveillé pas les sonnailles depuis un moment, tout le village attendait. Me voyant seul, ma mère a tout de suite su qu'il était arrivé un malheur. Avant d'avoir pu répondre à sa première question, je me suis évanoui.